



N° JAU/69 - 23 décembre 1977

A propos d'un livre récent...
"LA BIBLE, LE CORAN ET LA SCIENCE"

par Maurice BUCAILLE, Seghers, 1976, 259 p.

Fr. Christian-Marie de Chergé

Il faut bien avouer que les ouvrages faisant directement référence à la BIBLE (l'un ou l'autre Testament) ou exposant la foi chrétienne, sont rares, actuellement encore, dans bien des pays du monde arabe. Et voici un livre dont la diffusion, en Algérie notamment, a largement dépassé les grands centres urbains. Des jeunes l'ont lu sitôt paru en librairie ; les questions qu'ils ont ensuite posées à leurs enseignants ou à leurs amis chrétiens, suffisent à témoigner de l'intérêt qu'ils ont trouvé à cette lecture, et aussi, du crédit assez large que la plupart semblent avoir accordé aux conclusions présentées par l'auteur.

Nul doute que l'intérêt en question n'ait été directement provoqué par le seul titre de l'ouvrage : "La BIBLE, le CORAN et la SCIENCE". Un tel titre ne peut que rejoindre, à divers niveaux d'interrogation, le croyant musulman, dès lors que celui-ci se voit appelé, quasi-quotidiennement, à se situer par rapport à Israël, le peuple de la Bible, à rencontrer des Chrétiens et, souvent, à collaborer avec eux, et plus encore, peut-être, à répondre, en "croyant", aux questions que l'intrusion de la modernité et de ses techniques pose à sa foi.

L'ambition de ce titre est claire ; elle est encore appuyée par un sous-titre explicatif : "Les Écritures saintes examinées à la lumière des connaissances modernes". Couverture très voyante qui semble vous inviter à passer de l'obscur à l'évident par une série de tons évoluant du bordeaux sombre à l'orangé flamboyant. On ouvre au hasard : excellente typographie ; le texte est aéré ; titres et sous-titres bien mis en relief. Les citations scripturaires, principalement celles du Coran, se détachent nettement, avec leurs références exactes. Tout permet d'augurer un travail aussi sérieux que soigné. Dans la partie biblique, quelques schémas connus, comme le tableau généalogique d'Abraham ou le graphique de la formation des Évangiles emprunté à la Synopse de Benoît-Boismard. Les notes sont rares ? Tout semble, inclus, dans le texte, donc aisé à lire. Ici ou là, quelques indications bibliographiques, pas toujours complètes d'ailleurs, mais aucune bibliographie d'ensemble : lacune sans doute sur un tel sujet.

L'éditeur (Seghers) est lui-même une garantie ; on le sait habitué à faire connaître et à soutenir avec intelligence les talents de nos contemporains. En dernière page de couverture, il nous présente le projet de l'entreprise en des termes qui créent aussitôt le contact et suscitent la sympathie, puisqu'il s'agit de bouleverser "nombre d'idées reçues", d'examiner "la continuité d'une Révélation émanant d'un même Dieu" et d'aider ainsi Juifs, Chrétiens et Musulmans à mieux s'entendre.

Encouragée par une présentation aussi suggestive, la curiosité du futur lecteur en vient à s'intéresser tout naturellement à l'auteur. L'éditeur l'a prévu et y pourvoit, car sans s'épancher en détails

biographiques, il lui suffit de mettre en parallèle la compétence scientifique du Professeur Bucaille et la patiente recherche scripturaire à laquelle celui-ci fut appelé par les circonstances, dans l'exercice même de sa profession chirurgicale : soin des corps et des âmes, découverte de la piété musulmane, apprentissage de la langue arabe et étude personnelle du Coran, interrogations renouvelées sur "l'authenticité des textes des Écritures Saintes des religions monothéistes".

On comprendra combien tout cela peut apparaître prometteur, aux Musulmans et aux Chrétiens notamment qui ont un authentique désir de mieux se connaître pour mieux vivre ensemble dans le respect de la dimension religieuse propre à chacun.

I. Plan général du Livre.

Sans qu'il faille le reproduire ici, dans ses titres détaillés et sa pagination exacte, il convient cependant d'en préciser les grandes articulations et leur importance relative.

Après une Introduction où l'Auteur affirme comme principe que tout livre saint (ou révélé) doit être conforme en tout à toutes les données de la science, un ensemble de 41 pages est consacré à l'Ancien Testament (pp. 13-54) : le lecteur y trouve un rappel de l'origine de la Bible et quelques considérations sur le Pentateuque, les livres "historiques", les livres "prophétiques" et les livres "poétiques et de sagesse" avant d'y trouver plus particulièrement abordés les problèmes de "la création du monde" (pp. 34-39), de la datation de "l'apparition de l'homme" (pp. 40-42) et du "déluge" (pp. 43-46), problèmes qui permettent de passer en revue les diverses positions des auteurs chrétiens devant les "erreurs scientifiques des textes bibliques" et l'examen critique qu'on peut en faire (pp. 47-52).

Les Évangiles sont ensuite étudiés en 57 pages (pp. 55-112). Après un bref rappel historique de leur composition et de leur cadre culturel (Judéo-christianisme et Apostolat paulinien), suivi d'une présentation analytique de chacun d'eux pour en mieux apprécier les sources et l'histoire (pp. 65-88), le livre s'étend principalement sur "les généalogies de Jésus" (examen critique des textes et commentaire des exégètes modernes ; pp. 89-98) et sur les "contradictions et invraisemblances de certains récits" (récits de la Passion, absence du récit de l'institution de l'Eucharistie dans l'Évangile de St Jean, apparitions de Jésus ressuscité, ascension de Jésus, discours de Jésus après la Cène et identité du Paraclet ; pp. 99-110).

La partie réservée au Coran face à la science moderne occupe ensuite un nombre de pages équivalent à celui des deux premières sections, à savoir 97 pages (pp. 113-210). L'authenticité du Coran ayant été établie grâce à l'histoire de sa rédaction (pp. 129-134), l'Auteur s'y étend particulièrement sur la création coranique des cieux et de la terre, en relation avec les données de la science moderne sur la formation de l'univers (pp. 135-153) avant de s'interroger, tour à tour, sur l'astronomie (pp. 154-170), la terre (pp. 171-186), les règnes végétal et animal (pp. 187-198) et la reproduction humaine (pp. 199-210) dans le Coran.

La dernière partie de l'ouvrage est alors consacrée à une étude comparée des récits coraniques et des récits bibliques (pp. 211-242, soit 31 pages) : Coran et Évangiles, d'abord, Coran et Ancien Testament, ensuite, sont confrontés globalement aux connaissances modernes (pp. 213-216) avant que "l'étude" ne s'attache à deux faits ou récits privilégiés, le déluge (pp. 217-222) et l'exode de Moïse (pp. 223-242). Cela permet à l'Auteur de souligner, en conclusion, la consistance du Coran et des "hadiyths" face à la science moderne et d'en tirer, par suite, certaines considérations favorables à la tradition islamique (pp. 243-255).

II. Observations préliminaires.

La simple présentation de ce plan permet quelques réflexions accessibles à tout lecteur averti.

1) On aura noté la place très large faite à l'étude des rapports du CORAN et de la science (pp. 113-210), soit un développement paginal exactement égal à celui consacré à l'Ancien Testament et aux Évangiles réunis.

À la réflexion, rien d'étonnant. L'Auteur, Français de souche, écrivant en langue française, sait fort bien que la plupart de ses lecteurs francophones des pays occidentaux ignorent à peu près tout du fait coranique quand ils ne nourrissent pas à son endroit des préjugés tenaces et sommaires. Il s'en est

expliqué dès l'introduction et entend aider ses concitoyens à s'interroger intelligemment sur la Révélation islamique proprement dite (cf. p. 6).

On comprend dès lors qu'il lui soit apparu nécessaire de commenter plus longuement des textes peu connus et susceptibles d'être mal reçus. La révélation coranique a ses règles d'interprétation qu'il faut d'autant plus expliciter que le texte original écrit dans une langue parfaite, en arabe évident, ne nous est transmis ici que sous le voile de la traduction. Quelque part en note (p. 118), l'Auteur évoquera cette redoutable difficulté qui lui permet de critiquer ici ou là toutes les traductions françaises, y compris celle du Cheikh Hamidullah, et de les retoucher comme il l'entend.

2) On ne peut être que frappé par la diversité et la modernité des sujets d'ordre scientifique que l'Auteur entend présenter ici dans leur rapport avec le Coran : géologie, cosmologie, astrologie, biologie, etc... , sans compter les développements actuels de la plus haute technique comme la conquête de l'espace (p. 168) et d'autres acquisitions un peu vite attribuées à l'époque que nous vivons, comme l'éducation sexuelle (p. 207).

Par contre, les éléments retenus pour la Bible (A.T. ou Évangile) contrastent étrangement. Exception faite de l'étude des récits de la création en fonction des données scientifiques sur la date approximative de l'apparition de l'homme sur la terre, l'Auteur ne retient que des faits d'ordre historique et l'on pressent qu'il veut faire à la fois œuvre d'historien et critique d'exégète en resituant les faits dans ce qu'on sait de l'histoire profane correspondante, et en confrontant les textes entre eux avec leurs mutuelles "contradictions et invraisemblances".

L'Auteur est sûrement conscient de ce contraste et affirme, au passage, que "les Évangiles contiennent très peu de passages qui puissent conduire à une confrontation avec les données scientifiques modernes".

Il établit à ce propos une nette distinction entre le domaine de la SCIENCE et celui de la FOI dont relèvent "beaucoup des récits des Évangiles qui ont trait à des miracles" et qui, comme tels, "ne se prêtent guère à un commentaire scientifique" (p. 89). Or, le lien avec la FOI des thèmes bibliques retenus ici est évident à tout Chrétien un peu instruit. Non moins évident le lien avec la SCIENCE des thèmes énumérés comme coraniques. Le Chrétien admet le plus souvent que ce n'est pas dans la Bible qu'il lui faut aller chercher une documentation sur les sciences de la nature. Il pressent que si la Révélation se trouvait confirmée en tous points par les découvertes scientifiques présentes ou à venir, elle cesserait de dire Dieu, et la foi.

3) Le titre de l'ouvrage paraissait annoncer un parallèle assez systématique des données coraniques et de celles de la Bible face à la science. En fait, l'Auteur a préféré étudier séparément l'A.T. et la science, puis les Évangiles et la science (N. B. il n'est pas question des autres écrits du N.T.), enfin, le Coran et la science moderne. On l'a vu, il ne saurait être question de comparer "la grande richesse de la Révélation coranique à la discrétion des deux autres révélations" en ce domaine des phénomènes naturels relevant de la science (p. 11).

On ne réserve donc à ce parallèle proprement dit qu'un petit chapitre qui ne retient, parmi les éléments communs aux deux traditions biblique et coranique, que deux faits relevant plutôt de la critique historique : le Déluge et l'Exode de Moïse (p. 211-241). Récits de la création et repères chronologiques, fournis de part et d'autre, auraient mérité aussi d'être directement comparés.

Autre étonnement, ce dernier chapitre (pp. 245-250) qui paraît opposer l'un à l'autre les deux creusets de la tradition musulmane (sunna) : "Coran, Hadyths et science moderne". Le titre ne parlait que du Coran. Pourquoi cette incursion dans le genre "hadyth" ? On ne cherchera pas trop longtemps la réponse à cette question. Elle est clairement exprimée par l'Auteur (p. 9) : "les hadiyths" sont, en Islam, vis-à-vis de Mahomet, ce que sont les Évangiles en Christianisme, vis-à-vis de Jésus ; les uns et les autres ont été écrits après la disparition des personnages dont ils répercutent les actes et les paroles.

III. L'introduction (pp. 5 à 12).

Comme on le voit, l'Auteur, dès l'introduction de son étude, s'ouvre une voie pour le moins déconcertante de la part d'un homme qui affirme à plusieurs reprises son souci de ne procéder "qu'avec une objectivité totale" (p. 11, deux fois). Un Chrétien pensera que ce "processus" va un peu vite, un

peu loin ! Et de fait, l'introduction dit déjà tout de ce qui va être développé, et la conclusion n'aura plus qu'à le répéter pour souligner que c'est bien cela qui a été dit.

La THESE est simple :

1) Il est temps de faire justice à l'Islam de ce mépris dont certains milieux chrétiens entourent les Musulmans. Tout récemment encore, "alléguer le Coran", c'était "faire référence au diable !" (p. 6). Mais "un changement radical se produit de nos jours à l'échelon le plus élevé du monde chrétien". Et l'Auteur de souligner "l'esprit d'ouverture vis-à-vis de l'Islam du pape Paul VI" (1) et les efforts du Secrétariat pour les non-chrétiens, ceci principalement à partir des relations entre le Vatican et l'Arabie Saoudite (1974).

2) L'exemple du Pape invite tous les croyants monothéistes à faire bloc, notamment contre l'envahissement du matérialisme. Cette "unification" (le mot est mis dans la bouche de Paul VI à deux reprises, p. 7 ?) peut prendre comme base de lancement le rapport religion-science.

3) Mais se pose "une question préalable fondamentale" (p. 8) : celle de l'authenticité des textes que nous possédons actuellement, de part et d'autre. Or seul l'Islam possède un texte révélé fixant directement la Révélation faite à Mahomet, appris par cœur et classé du vivant même du Prophète de l'Islam, tandis que la Révélation chrétienne ne se fonde que sur les témoignages humains, fort multiples et souvent indirects, selon ce qu'en affirme l'Auteur (p. 9). Ainsi posé, le problème existe-t-il encore ?

4) Cette inauthenticité de tant de passages de l'Écriture biblique est patente lorsqu'il n'existe aucune possibilité de conciliation sur les faits. Comment croire encore révélé ce que la science a démontré comme rigoureusement inexact ? Il faut alors parler de "manipulation délibérée, par les hommes", des textes bibliques, à côté des "rédactions fantaisistes" et aussi, des "modifications inconscientes" (p. 12). Et comment ne pas être choqué par "les acrobaties dialectiques" des spécialistes de l'exégèse textuelle qui tentent de "camoufler" toutes ces "failles", ces "contradictions", ces "incompatibilités" ?

Au seuil même de l'A.T. , la Genèse comporte déjà des "affirmations inconciliables" avec la science de notre époque. De même, il suffit d'ouvrir les Évangiles pour être affronté aussitôt au problème insoluble des contradictions entre les généalogies de Jésus que présentent Matthieu et Luc.

5) Tout autre est l'impression qui se dégage du Coran? Celui-ci évoque "toutes sortes de phénomènes naturels" d'une manière telle que l'Auteur a pu en conclure "que le Coran ne contenait aucune affirmation qui pût être critiquable du point de vue scientifique à l'époque moderne" (p. 11).

Il faut même affirmer, toujours selon l'Auteur, que les progrès de "la connaissance profane moderne" n'ont fait que contribuer "à une meilleure compréhension de certains versets coraniques restés jusque là énigmatiques, voire même incompréhensibles" (p. 12).

D'ailleurs, l'Islam n'affirme-t-il pas constamment que "la religion et la science" sont des sœurs jumelles ?

Nous ne faisons qu'assister, de nos jours, "à l'apogée de cette confrontation entre les Écritures et la science", et donc, de la crédibilité inhérente au texte coranique.

6) Enfin, en ce qui concerne la Révélation biblique, l'auteur tient bien à préciser que les invraisemblances et les incompatibilités qu'on y trouve relèvent de la seule responsabilité des hommes et ne sauraient donc altérer la foi elle-même !

Responsabilité des hommes d'hier qui ont "traffiqué" les textes. Mais aussi, c'est clair entre les lignes, responsabilité des hommes d'aujourd'hui dont la foi en Dieu peut se libérer de ces altérations si elle adhère à cette autre Révélation qui les dénonçait déjà avant même que la science moderne ne lui ait apporté la plus irréfutable des confirmations.

Car, et c'est la conclusion de l'Auteur, le Coran présenterait toutes les garanties d'authenticité comme expression ultime et définitive de la Révélation (p. 225).

Inutile d'ajouter que cette thèse est d'une parfaite orthodoxie musulmane. Les passages de l'Auteur, soulignés ici ou là dans le livre, parce que souvent répétés, conduisent d'eux-mêmes à cette évidence. Mais il faut sans doute avoir lu l'ouvrage jusqu'au bout pour être persuadé, surtout si l'on est Chrétien de culture et de foi, qu'une telle démonstration n'a pu être ainsi conduite de part en part sur le mode de l'affirmation tranquille, qu'à l'intérieur même de l'Islam, de sa culture, et sans doute aussi de sa foi.

C'est donc instinctivement que le lecteur chrétien est amené à s'interroger davantage sur l'Auteur lui-même et à lui demander compte de ses liens personnels avec le Christianisme et avec la foi musulmane.

IV. L'Auteur.

L'éditeur restait vague, on l'a vu. Le nom et le prénom de l'Auteur sont bien français. A première vue, cela suffit à le situer "en chrétienté". On accepte d'ailleurs que la parole soit avant tout au savant. Celui-ci aurait pu ne pas avoir de conviction religieuse bien définie. Il aurait pu également se vouloir discret sur ses convictions par souci de plus grande objectivité scientifique.

De fait, l'Auteur est discret sur lui-même, mais on se demande tout de même si ce n'est pas pour dissimuler des convictions qui ne peuvent que relativiser l'impact d'une thèse aussi claire sur le lecteur croyant, qu'il soit juif, chrétien ou musulman. Car les Musulmans eux-mêmes peuvent bien attendre d'un homme de science né en milieu chrétien une autre approche de leur propre Révélation que celle qu'ils sont habitués à rencontrer chez les grands Docteurs de l'Islam et leurs émules contemporains.

Une lecture attentive nous a permis de glaner quelques renseignements épars, qu'il est significatif de réunir. L'Auteur a fait des études dans "un établissement catholique" mais n'y aurait eu, entre les mains, que Virgile et Platon sans jamais accéder au Nouveau Testament (p. 57) : c'est ce qui lui aurait permis de se pencher sur la Révélation coranique "sans idée préconçue" et d'examiner l'Ancien Testament et les Évangiles en toute objectivité (p. 11). N'ayant "aucune foi en l'Islam", au point de départ, il doit à des "circonstances exceptionnelles" d'avoir découvert combien, en Europe, on a "une opinion erronée" de l'Islam : il a séjourné en Arabie Saoudite, est devenu l'ami du "regretté roi Fayçal" et a pu recueillir, de celui-ci et de son entourage, de "précieux enseignements" sur "les problèmes d'interprétation coranique" (p. 122).

"Je n'avais au départ aucune foi en l'Islam" avoue l'Auteur. Ainsi, la thèse est musulmane, et son auteur sans doute bien engagé sur le chemin de la foi en l'Islam. Cette option, infiniment respectable, donne à l'ouvrage du Pr. Bucaille une logique propre qui échappe bien souvent au strict raisonnement des méthodes scientifiques.

C'est dès lors aux lecteurs musulmans qu'il revient de dire s'ils se reconnaissent dans la démarche de l'ouvrage, au fond assez apologétique. On peut raisonnablement penser que beaucoup seront satisfaits. Certains éprouveront peut-être le besoin de vérifier auprès d'amis chrétiens la portée des arguments énoncés par l'Auteur. Mis en demeure de répondre, ceux-ci seront parfois déconcertés par certaines attaques qui sonnent juste à des oreilles plus ou moins éduquées dans la rigueur scientifique.

C'est donc en chrétiens attentifs au difficile et nécessaire rapport de la science et de la foi, que nous aimerions apporter ici :

- quelques précisions utiles,
- quelques rectifications nécessaires,
- quelques observations complémentaires.

Évidemment, nous nous attacherons surtout à ce qui est dit de l'Ancien Testament et des Évangiles, en nous en tenant, pour faire bref, aux points les plus importants.

V. Précisions utiles.

1) Le récit de la Création (Gen. I-II, 4a) : l'Auteur absolutise enchaînement des "étapes" de la Création présenté par ce récit. Il conclut aisément à une incompatibilité radicale avec toutes les données scientifiques de l'évolution du monde. Pourtant...

a) Une simple note de la Bible de Jérusalem précise à tout lecteur que, dans ce récit,

"Les êtres viennent à l'existence à l'appel de Dieu, selon un ordre croissant de dignité, jusqu'à l'homme, image de Dieu et roi de la création". Ce qui est révélé ici, c'est le rapport de tout être créé à Dieu. C'est ce rapport de dépendance qui interdit et détruit toutes les idoles successives de l'homme.

b) Il aurait été normal de compléter la vision "cosmogonique" qui se dégage de ce récit par toutes les autres évocations bibliques de la création. On pense à Job (36-37), au Siracide (42,15-43,33, et passim), au Psaume 104 (103) etc... Le "travail de collection de versets" (cf. p. 135) entrepris pour l'étude du thème de la création dans le Coran, s'imposait ici de la même façon.

c) On aurait alors mieux vu combien l'homme a progressé dans l'intelligence des lois de la nature, et cela, au sein même de l'histoire biblique. Dieu n'a pas à révéler à l'homme, comme par avance, ce qu'il lui a déjà donné en le créant capable de découvrir, par sa propre industrie, l'extraordinaire complexité de l'évolution immanente de la créature : "remplissez la terre et soumettez-la" (Gen. 1,29). Il suffit à Dieu de rappeler à l'homme (et il faut sans cesse recommencer !) que cette autonomie du savoir est elle-même en dépendance d'un COMMENCEMENT qui échappe à la science parce qu'il est d'ordre théologique : il dit Dieu.

d) Pour concrétiser, disons par exemple que le verset 30 de la Sourate 21 (cité p. 140), qui dit :

"Les impies n'ont-ils pas vu que les cieux et la terre étaient soudés, que nous les avons séparés, et que de l'EAU nous avons fait provenir toute chose vivante ?", n'aurait pas pu être exploité de la même façon s'il avait été cité en parallèle avec 2 Pe 3, 5 : "(Les sceptiques) oublient qu'il existait il y a très longtemps des cieux et une terre tirant origine de l'EAU et gardant cohésion par l'eau grâce à la Parole de Dieu".

De même, au sujet du "REPOS DE DIEU" au 7^{ème} jour, comment ne pas comparer Gen. II, 1-3 et Cor. 57, 4 ("Dieu s'est assis en majesté") ou encore Cor. 50, 38 ou 2, 255 avec Is. 40, 28 au Ps. 120 ("Non, il ne dort ni ne sommeille le Gardien de son peuple") ? (2).

D'une façon plus globale, les points essentiels retenus par l'Auteur comme des apports spécifiquement coraniques à propos de la création (énumérés p. 144), pourraient tout aussi bien être déchiffrés dans la Bible, sans parler de la première réflexion chrétienne. L'ouvrage de Denise Masson (cité en note) relève tous ces parallèles.

2) Les "JOURS" de la Création : l'Auteur concède (p. 39) qu'il pourrait s'agir "en fait, de périodes non définies plutôt que de jours à proprement parler". Alors pourquoi revenir sur cette "concession" (p. 136) en opposant le "jour biblique" défini par "l'intervalle de temps compris entre deux levers successifs et deux couchers successifs du soleil pour un habitant de la terre", au "jour coranique" qui désignerait, dans les versets sur la création, "une période de temps tout à fait, différente de celle à laquelle nous donnons le sens de jour", le même mot n'étant employé ici que "pour ne pas heurter de front une croyance largement répandue à l'aurore de l'Islam parmi les Juifs et les Chrétiens" ?

Suit une longue étude du mot arabe YaWM... comme si le mot hébreu YOM du récit de la Genèse n'en était pas le strict correspondant. Cette étude (p. 136-139) développe en faveur de l'interprétation scientifique du Coran un argument qui ne tient plus si on fait appel aux considérations analogues développées par les spécialistes de la langue hébraïque. Il aurait suffi de consulter un des meilleurs exégètes du judaïsme contemporain, André Neher :

"Dans ce chapitre de la Genèse, le mot (YOM) a trois sens différents. Au verset I, 4, le jour est identifié à la lumière, ou plutôt c'est le nom de la lumière. YOM a donc ici une signification cosmique ; c'est un élément du grand couple de forces contradictoires lumière-ténèbres. Au verset I, 14, le même mot YOM a un sens

astronomique ; il désigne la journée-révolution depuis un lever du soleil jusqu'à l'autre. Partout ailleurs, apparaissant en conclusion des éléments partiels du récit de la création, le mot YOM a un sens différent encore : il marque une période, un moment relié à un autre, lui succédant et annonçant le suivant. C'est ainsi que la Bible emploie, plus loin, le mot YOM pour les articulations de l'histoire. Peu importe que les sept journées de la création soient anormales parce que inégalement réparties par rapport au soleil : ce ne sont pas des journées astronomiques, mais, si l'on peut dire, chronométriques. Elles suggèrent la mobilité du temps, son avancement, bref, l'HISTOIRE... Ce sont les premiers jours d'une SUCCESSION DE JOURS qui désormais scanderont la vie de la création... ils définissent l'histoire dans la signification plus large d'un DEVENIR" (p. 135-136) cf. note (3).

3) GENERATIONS et GENEALOGIES... Une interprétation littérale des données chronologiques fournies par la Bible sur l'âge des patriarches et leur succession dans le temps, d'Adam à Abraham, conduit naturellement le Pr Bucaille à en déduire "l'incompatibilité manifeste" "avec les connaissances scientifiques les mieux établies de notre temps" quant à la date d'apparition de l'homme sur la terre : environ 2.000 "ans" selon la Bible ; des dizaines de milliers d'années, dit-on aujourd'hui (p. 40-43).

Ici, il faut encore laisser la parole à André Neher (3) :

"La terminologie des JOURS du MONDE - yemot olam - est complétée par une autre, qui lui sert de doublet, et qui s'appuie sur le mot TOLDOT, que nous traduisons par GENERATIONS et qui signifie littéralement les enfants. L'histoire ainsi conçue est faite de la filiation intime et permanente qui rattache les pères aux enfants et qui, inversement, relie les enfants aux pères... " (p. 135).

Une telle explication permet de lire l'histoire de tout homme sous l'angle de la filiation qui le situe dans une continuité intime et essentielle marquée, comme lui, par un COMMENCEMENT et une FIN : "fils d'Abraham, fils d'Adam, fils de Dieu" (Lc 3, 38). L'arbre généalogique n'a pas de valeur dans son détail, mais dans ses extrêmes et dans la succession qu'il garantit, même si la plupart des maillons intermédiaires sont tombés dans l'oubli. Les patriarches qui émergent de cette histoire englobent une longue période qui dit moins la durée de leur âge que la permanence de cette filiation.

Une telle réponse appartient évidemment à la foi et non à la science. L'Auteur pourrait à bon droit l'ignorer. Ce qu'il fait d'ailleurs, notamment en opposant les généalogies de Jésus en Mt et en Lc (pp. 89-98). Mais il lui faudrait alors expliquer comment le Coran donne à Noé "mille ans moins cinquante ans" (29, 14) au début du déluge. On ne peut passer ce verset sous silence et critiquer longuement la chronologie biblique qui, entre autres, donne à Noé 950 ans lorsqu'il mourut.

Et quelle autre explication fournie qui soit mieux adaptée au sens du mot "descendants" dans le verset coranique 3, 33-34.

"Or Dieu a choisi de préférence aux mondes, Adam, Noé, la famille d'Abraham, la famille d'Imran, en tant que DESCENDANTS les uns des autres".

Dans une telle perspective, également, le Chrétien ne peut plus être choqué que le Coran désigne MARIE comme "sœur d'Aaron" (S 19, 28) ou fille de 'Imrân (S 66, 12). Dommage que ces textes n'aient pas été aussi évoqués à la suite des incohérences constatées dans les généalogies évangéliques de Jésus. Le sens de celles-ci nous paraît merveilleusement résumé par la conclusion de Neher sur ces GENERATIONS de l'histoire qui s'acheminent vers un but aussi inexorablement qu'elles ont eu un commencement ; exactement comme les "jours" : "Il peut y avoir des failles ou des ruptures dans la chaîne des générations, mais la rédemption finale consiste justement à réparer les déchirures et à reconstituer une trame qui soit sans fissures. C'est ce qu'exprime en toutes lettres, le chapitre de la vision finale du prophète Malachie (3, 24), dernier prophète canonique de la Bible : "Il ramènera le cœur des pères à leurs enfants et le cœur des enfants à leur père".

La fonction du messenger divin est réparatrice ; elle doit restituer les mailles tombées et permettre une LECTURE CONTINUE et PROGRESSIVE de l'enchaînement des générations. Continuité et progression : ce sont les caractéristiques du temps historique rendu possible par l'interprétation biblique de la création" (pp. 137-138, ibidem).

4) "UNIVERSALITE" du DELUGE ? On a dit qu'à propos du déluge, l'Auteur entreprend un parallèle plus systématique entre les récits bibliques et coraniques (cf. pp. 217-221). Il retient deux différences essentielles qui lui semblent déterminantes "en faveur d'une Révélation postérieure à celle contenue dans la Bible".

La Bible fait état d'un Déluge universel destiné à punir toute l'humanité impie. Le Coran le présente comme un cataclysme servant de punition spécifique au seul peuple de Noé. Or à la date où la Bible situe le Déluge, aucune trace d'une telle catastrophe, mais bien plutôt, en Égypte par exemple, une civilisation florissante.

Il faut ici tenir grand compte des dix ou douze siècles écoulés entre les deux rédactions bibliques et coraniques, et des progrès considérables accomplis entre temps dans la connaissance du monde. Le mieux est de donner à l'appui un petit fait vécu : il y a trente années à peine, un vieux paysan d'Auvergne se décide à sortir du canton qu'il n'avait jamais quitté pour participer à une excursion vers le puy de Sancy. Ébahi par l'ampleur du panorama, totalement nouveau pour lui, il confie à son voisin : "Eh ben, le monde, j'aurais pas cru que ça soit si grand !".

"La deuxième différence essentielle est que le Coran, contrairement à la Bible, ne situe pas le déluge dans le temps et ne donne aucune indication de durée pour le cataclysme lui-même" (p. 219). Tout ce qui a été dit plus haut constitue sûrement une réponse à cette critique, y compris que le Coran situe tout de même le déluge dans le temps de Noé ("mille ans moins cinquante", 29,14).

Mais pour nous, l'essentiel de ce récit est ailleurs, comme l'exprime le Dictionnaire Encyclopédique de la Bible (4) :

"Le récit de la Bible ne paraît être autre chose qu'une interprétation monothéiste et morale d'un ou de plusieurs événements historiques (des catastrophes limitées au point de vue géographique et ethnique), considérablement grossis par la tradition accadienne. Par conséquent, lorsque l'hagiographe dit que toute la terre fut submergée par le déluge et que tous les hommes périrent, nous devons tenir compte de l'horizon géographique restreint et de la perspective sotériologique dans laquelle il présente les événements. Dans ce récit, on cherchera à retrouver l'intention de l'Auteur préoccupé en premier lieu de présenter l'histoire du salut et l'évolution religieuse de l'humanité" (art. Déluge).

Et cette "interprétation monothéiste et morale" n'est-elle pas identiquement celle qui ressort "en premier lieu" du récit coranique ?

5) L'EXODE DE MOÏSE : c'est le deuxième parallèle retenu par l'Auteur qui développe longuement les résultats de ses propres recherches sur les momies des pharaons Mineptah et Ramsès II, recherches dont les conclusions sont encore en voie d'élaboration. Sans trop s'attacher à la datation précise du passage de la mer Rouge, l'Auteur note que la découverte des momies à la fin du XIX^e siècle, alors qu'on ignorait tout de l'existence de leurs tombes, est une éclatante confirmation du verset coranique qui dit que le pharaon périt mais que, pour s'être soumis au dernier moment, "il fut sauvé en son corps" (10,90-92) ; et ce contrairement aux "fantasmagories relevées par le commentateur biblique" (p. 239).

L'Auteur s'en tient donc à un verset du livre de l'Exode, cité d'ailleurs avec une référence erronée (14,28 et non 14,38).

"Les eaux revinrent et recouvrirent les chars et les cavaliers ; de toutes les forces de Pharaon qui avaient pénétré dans la mer derrière Israël, il ne resta personne" (trad. TOB).

Et cette fois, l'Auteur fait appel aux parallèles des Ps 106 et 136 pour conclure : "Il n'est pas douteux que, selon le récit biblique, le Pharaon de l'Exode périt dans la mer" (p. 225). C'est évident ! Mais il ajoute aussitôt :

"La Bible ne dit mot de ce qu'il advint de son corps"... On ose à peine ajouter qu'il aurait fallu poursuivre la lecture de l'Exode deux versets encore (14, 30) :

"Et Israël vit l'Égypte morte sur le rivage de la mer".

En bref, on nous excusera ces longues précisions ? Certaines d'entre elles paraissent réduire l'argumentation de l'ouvrage à l'encontre de la Bible à peu de chose. On en retiendra peut-être que l'Auteur n'a pas autant investi dans la connaissance exacte de la Bible que dans celle du Coran. Il fallait étudier l'arabe, certes. Mais, un peu d'hébreu aurait aidé ici ou là ; et on verra que le grec lui-même... Les auteurs de "seconde main", invoqués en références, ne sont souvent que des vulgarisateurs à qui on ne peut pas tout demander quand on veut faire œuvre de savant, pas plus qu'il n'est bon de citer en confiance des hypothèses de chercheurs (ex. l'ouvrage de Kannengiesser sur la résurrection) (5).

Et puis, comment ne pas souligner que "la Bible" de l'Auteur se réduit au fond aux livres de la Genèse et de l'Exode, pour l'A.T. et aux Évangiles pour le N.T. Les autres livres de l'A.T. sont à peine énumérés. Pour le N.T., rien. Une telle attitude va dans le sens du dogme musulman et d'une sorte de canon pré-coranique des Écritures. On aurait aimé qu'elle soit justifiée - si faire se peut - au nom de la science que cet ouvrage et son auteur entendent servir. Juifs et Chrétiens ne peuvent être satisfaits par ce "coupe-sombre" arbitraire.

VI. Rectifications nécessaires.

1) VATICAN II. A deux reprises au moins (p. 67 et p. 84), l'Auteur cite un peu longuement la Constitution conciliaire sur la Révélation divine et on lui en sait gré car il s'agit bien d'une référence capitale pour toute réflexion sur les normes et les méthodes d'une approche chrétienne des textes bibliques. Aux deux endroits, c'est le même passage qui est cité, mais ici et là il est mutilé, ce qui permet de l'utiliser à contre-sens en lui faisant affirmer l'historicité fidèle des faits, gestes et paroles de Jésus transmis par les Évangiles, jusque dans le détail le plus littéral, conformément à la doctrine de l'inspiration coranique appartenant à la tradition musulmane. L'Auteur a beau jeu ensuite de souligner les contradictions et invraisemblances de ces textes et d'interpréter l'embarras et la confusion des différents commentaires. Qu'on en juge :

(Texte conciliaire, par. 19) - "Notre sainte Mère l'Église a tenu et tient fermement et avec la plus grande constance, que ces quatre Évangiles, dont elle affirme sans hésiter l'historicité, transmettent fidèlement ce que Jésus le Fils de Dieu, durant sa vie parmi les hommes, a réellement fait et enseigné pour leur salut éternel jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel (...). EN EFFET, CE QUE LE SEIGNEUR AVAIT DIT ET FAIT, LES APOTRES APRES SON ASCENSION LE TRANSMIRENT A LEURS AUDITEURS AVEC CETTE INTELLIGENCE PLUS PROFONDE DES CHOSES DONT EUX-MEMES, INSTRUITS PAR LES EVENEMENTS GLORIEUX DU CHRIST ET ECLAIRES PAR LA LUMIERE DE L'ESPRIT DE VERITE, JOUISSAIENT. Les auteurs sacrés composèrent donc les quatre Évangiles, CHOISISANT CERTAINS DES NOMBREUX ELEMENTS TRANSMIS SOIT ORALEMENT, SOIT DEJA PAR ECRIT, REDIGEANT UN RESUME DES AUTRES, OU LES EXPLIQUANT EN FONCTION DE LA SITUATION DES EGLISES, GARDANT ENFIN LA FORME D'UNE PREDICATION, de manière à nous livrer toujours sur Jésus des choses vraies et sincères".

Les omissions pratiquées par l'Auteur sont ici transcrites en majuscules. On notera qu'il n'y a même pas de points de suspension dans la dernière phrase citée qui semble ainsi se suffire à elle-même alors qu'elle "oublie" une incise si importante qu'elle contredit exactement ce que l'Auteur affirme aussitôt après en prétendant que l'introduction de la TOB aux Évangiles est incompatible avec la déclaration conciliaire, notamment lorsqu'elle déclare : "Les évangélistes ont ainsi recueilli et mis par écrit, SELON LEUR PERSPECTIVE PROPRE (c'est l'Auteur qui souligne) ce qui leur était donné par les traditions orales".

Une telle mutilation ne peut tromper que les lecteurs qui n'ont pas les moyens de recourir à l'original authentique. On peut penser qu'ils sont nombreux, dans les milieux musulmans notamment. Tous ont droit à la vérité.

2) Saint PAUL. L'Auteur fait grand usage de l'ouvrage du P. KANNENGIESSER : "*Foi en la résurrection, Résurrection de la foi*" (5). Près d'une dizaine de fois, il s'appuie sur cet auteur pour ne

reconnaître qu'à Paul la qualité de "témoin oculaire de la résurrection du Christ". Les Évangiles sont tout au plus rédigés en seconde main, par des disciples d'apôtres. Or, "la contradiction entre Paul, seul témoin oculaire mais suspect, et les Évangiles est patente" (p. 103). C'est que ces Évangiles ne sont que des écrits de combats" dirigés contre Paul qui "a fait le Christianisme, aux dépens de ceux que Jésus avait réunis autour de lui pour propager ses enseignements" (p. 64). La thèse apparaît grossière à qui sait le souci dont témoigne Paul de se rattacher à la tradition des Apôtres. Lui-même ne se situe qu'à la toute dernière place des "témoins oculaires" du Christ ressuscité :

"Il est apparu à Céphas, puis aux Douze. Ensuite, il est apparu à plus de cinq cents frères à la fois ; la plupart sont encore vivants et quelques-uns sont morts. Ensuite, il est apparu à Jacques, puis à tous les apôtres. En tout dernier lieu, il m'est aussi apparu, à moi l'avorton". Car je suis le plus petit des apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu" (I Cor. 15,5-9).

Une question : comment se fait-il que cet unique "témoin oculaire" ne soit jamais cité directement par le Pr. Bucaille ? Il est simplement dit que les écrits pauliniens sont antérieurs aux Évangiles, ce qui est exact au stade de la rédaction, et que leur contradiction avec ces Évangiles est "patente" (p. 103) : là, on aimerait juger sur pièces.

Enfin, il est peut-être temps de restituer la pensée exacte du P. Kannengiesser telle qu'il l'exprime à la page 105 de son ouvrage par ailleurs assez controversé :

"Paul est, à sa façon, le témoin par excellence de la vraie réalité du Ressuscité : une réalité de foi, perçue par des croyants et communiquée à d'autres croyants". Ce qui peut être dit puisque Paul, comme tout Chrétien après lui, n'a eu de rencontre qu'avec le Christ déjà élevé en gloire.

3) Le PARACLET. Les lecteurs musulmans ne seront pas étonnés de trouver ce développement sur le Paraclet d'après l'Évangile de Jean (pp. 105-109), tandis que les Chrétiens non avertis de l'interprétation classique en Islam, se demanderont bien le rapport entre un tel sujet et le propos de l'ouvrage.

Il s'agit d'arriver à la conclusion que "le Paraclet de Jean est un être humain", et qu'ainsi, dans son discours ultime à la Cène, Jésus a annoncé "que Dieu enverra plus tard un être humain sur cette terre pour y avoir le rôle défini par Jean qui est, soit dit en un mot, celui d'un prophète entendant la voix de Dieu et répétant aux hommes son message" (p. 109). Selon l'Auteur, "telle est l'interprétation logique du texte de Jean". Cette interprétation, c'est celle de l'Islam qui identifie la mission du Paraclet et celle du Prophète Muhammad.

Un premier étonnement vient de l'importance accordée à ces quatre versets johanniques où il est fait mention du Paraclet, alors que les chapitres précédents ont refusé toute historicité au quatrième Évangile, notamment parce que, selon l'Auteur, il ne mentionne ni la Cène, ni l'Ascension.

Un deuxième étonnement vient des textes eux-mêmes. Reprenons-les, complets là aussi, dans la même traduction de la TOB :

- 14, 15-17 : "Si vous m'aimez, vous vous appliquerez à observer mes commandements ; moi je prierai le Père : il vous donnera un autre Paraclet QUI RESTERA AVEC VOUS POUR TOUJOURS. C'EST LUI L'ESPRIT DE VERITE, CELUI QUE LE MONDE EST INCAPABLE D'ACCUEILLIR PARCE QU'IL NE LE VOIT PAS ET QU'IL NE LE CONNAIT PAS".
- 14, 26 : "Le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous communiquera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit".
- 15, 26 : "LORSQUE VIENDRA LE PARACLET QUE JE VOUS ENVERRAI D'AUPRES DU PERE, L'ESPRIT DE VERITE QUI PROCEDE DU PERE, il rendra lui-même témoignage de moi".
- 16, 7... 14 : "C'est votre avantage que je m'en aille ; en effet, si je ne pars pas, le Paraclet ne viendra pas à vous ; si au contraire je pars, je vous l'enverrai. Et lui, par sa venue, il confondra le monde en matière de péché, de justice et de

jugement... Lorsque viendra l'Esprit de vérité, il vous fera accéder à la vérité tout entière, car il ne parlera pas de son propre chef, mais il dira ce qu'il entendra et il vous communiquera tout ce qui doit venir".

L'Auteur prend le soin d'ajouter que "les passages non cités des chapitres 14 à 17 de l'Évangile de Jean ne modifient aucunement le sens général de ces citations" (p. 107).

Ceci nous paraît inexact. En majuscules, nous avons rétabli le texte complet des versets invoqués à propos du Paraclet. C'est dans les quatre passages que le Paraclet se trouve identifié à l'Esprit-Saint ou Esprit de vérité. En omettant de le signaler en deux endroits, il est plus facile de suggérer l'hypothèse d'une addition postérieure en 14,26, présentée d'ailleurs comme "tout à fait volontaire" ; l'accusation est gratuite, comme il apparaît bien gratuit d'affirmer que le verset 14,26, est "la seule phrase qui, dans l'Évangile de Jean, établit l'identité entre Paraclet et Esprit Saint" (p. 108).

Auparavant, l'Auteur s'est offert de démontrer que "l'Esprit de vérité" dont il est question en Jn 16,13-14, ne peut être qu'un être "doué d'un organe de l'audition et d'un organe de la parole" puisqu'on lui applique les deux verbes grecs AKOUO et LALEO qui, toujours selon notre ouvrage, "définissent des actions concrètes", ayant un "caractère matériel évident" (p. 108). Il suffira sans doute de préciser que les équivalents arabes des deux verbes incriminés sont, sans hésitation possible, SaMi'a et taKaLLaMa. Dans la bible comme dans le Coran, Dieu est par excellence "Celui qui entend", al-SaMî', et "Celui qui parle" (KaLiMât ALLâH).

Quelques autres exemples pris dans le Nouveau Testament :

- avec akouô = SaMi'a : "Dieu dit) : J'ai entendu le gémissement de mon peuple" (Act 7,34) - Jésus (à Dieu) : "Je te rends grâce, Père, car tu m'as écouté... " (Jn 11,41),
- avec laleô = taKaLLaMa : "Nous savons que c'est à Moïse que Dieu a parlé... " (Jn 9,29), de même, Dieu a parlé à Abraham (Act 7,6 ; Heb 11,18) "Prenez bien garde de ne pas refuser d'écouter Celui-qui-parle" (Heb 12,25).

Un Chrétien dira même que Dieu parle et entend par son Esprit-Saint. Nous sommes loin de la thèse préétablie que l'Auteur veut soutenir par des démonstrations qui n'en sont pas. D'un esprit scientifique, on attendait d'autres procédés.

VII. Observations complémentaires.

Il faut peut-être préciser davantage la réponse chrétienne à deux questions plus générales qui demeurent sous-jacentes tout au long de cette étude du Pr. Bucaille. La première concerne le pluralisme des documents scripturaires traitant d'un même sujet en des termes souvent contradictoires. L'argument est surtout développé à propos des différentes "sources" du Pentateuque (Yahviste, Elohiste, Sacerdotal...). La deuxième question est assez évidemment celle du rapport de la science avec la foi.

1) PLURALISME DES DOCUMENTS : au fond, l'introduction de la TOB au livre de la Genèse répond à l'Auteur en termes simples et justes : "Le texte actuel ne se comprend que si l'on tient compte des reprises nécessaires de l'œuvre divine au sein d'Israël ; on en a l'écho dans les rédactions successives du texte sacré, mais celles-ci n'ont jamais annulé les premières esquisses sur lesquelles elles se fondent ; elles les ont enrichies de révélations nouvelles" (TOB, A.T., p. 37).

Ne pourrait-on pas dire qu'il existe une réelle similitude entre ce pluralisme de style biblique et la présence simultanée de versets abrogeants et de versets abrogés dans le Livre qui constitue, en son entier, la règle de foi de l'Islam ?

Il est certain, par ailleurs, que toutes ces rédactions successives ont chacune leur message qui dit, à la fois, que Dieu peut se laisser approcher de bien des manières, et aussi, qu'aucun langage humain ne peut l'enclorre, même lorsque ce langage emprunte pour mieux s'adapter à nos limites humaines, certaines de nos catégories les mieux définies, comme celle de la science ou de l'histoire.

Et c'est un pluralisme du même genre qui s'exprime dans cet "Évangile au pluriel" présentant à la foi du Chrétien quatre approches différentes et convergentes du visage unique et insaisissable de Jésus. Quand Dieu choisit de prendre vie d'homme pour se révéler, les limites de l'écriture apparaissent plus nettement encore :

"Il y a encore bien d'autres choses qu'a faites Jésus. Si on les mettait par écrit une à une, je pense que le monde lui-même ne suffirait pas à contenir les livres qu'on en écrirait" (Jn 21,25).

Mais transmis par les Évangiles, l'événement lui-même n'en finit pas de rejaillir dans le vécu de tout homme attentif à l'Esprit qui vivifie la lettre (6).

2) SCIENCE et FOI : avec le Pr. Bucaille, nous avons convenu que les points sur lesquels la révélation biblique recoupe le plan des sciences sont, en définitive, fort rares. Il n'en est pas de même, semble-t-il, pour le Coran. Le Chrétien sait qu'il n'a pas à demander à la Bible les données ou les méthodes d'une approche scientifique du monde créé. Il sait aussi que les explications les plus scientifiquement exactes que fournirait un livre révélé, conforteraient sans doute sa foi sans suffire pour autant à la susciter si elle n'existait pas déjà. C'est pourtant ce que l'Auteur semble espérer. Un autre savant, Pascal, lui répondrait par ces "raisons du cœur" que la raison ignore. Et, bien avant Pascal, l'auteur de la Sagesse :

"Si (les hommes) sont devenus assez savants pour pouvoir conjecturer le cœur éternel des choses, comment n'ont-ils pas découvert auparavant le Maître de celles-ci ?" (Sag. 13,9).

Mais, parce que le Pr. Bucaille présente le dogme catholique de l'inerrance des Écritures comme l'affirmation qu'il est inconcevable "qu'un texte sacré puisse contenir une erreur" (p. 49 et passim), il faut préciser que cela n'est de "foi définie" qu'en matière de foi et de mœurs, et qu'il importe toujours de distinguer, dans un texte biblique, le contenu affirmé et ce qui n'est que mode d'expression approprié au lieu et au temps. De même, puisque l'Auteur invoque à plusieurs reprises le patronage de St Augustin (voir notamment p. 10 et p. 49) pour demander que soit reconnue "l'origine humaine" de tous les textes bibliques qui "contredisent la vérité", il importe de laisser un exégète chrétien contemporain nous donner une autre interprétation de St Augustin. Le P. Grelot (7) fait ainsi le point dans les deux domaines controversés :

a) Écriture et sciences de la nature : "La conception du monde partagée par tous les auteurs bibliques nous apparaît totalement désuète, autant et plus que la Physique d'Aristote. Ce point a constitué pendant longtemps une source de difficultés. Pour le clarifier, il a suffi de retourner aux sains principes augustiniens et thomistes : dans l'Écriture, Dieu ne nous enseigne pas la constitution intime des choses de la nature ; les auteurs sacrés en parlent suivant la REPRESENTATION qui était en usage à leur époque. Il est donc normal que l'enquête scientifique dépasse cette représentation archaïque et atteigne une image plus objective des choses, jusque dans leur constitution intime. Le résultat obtenu n'entrera jamais en conflit avec les AFFIRMATIONS de l'Écriture, pourvu que celles-ci soient bien comprises et que l'hypothèse scientifique n'introduise pas quelque assertion métaphysique erronée" (p. 111).

Voilà qui fournit une réponse autorisée à l'usage, un peu intempestif, que fait l'Auteur, du passage de la constitution conciliaire sur la Révélation (n° 15) déclarant que les livres de l'Ancien Testament "contiennent de l'imparfait et du caduc" (cf. pp. 51 à 53 notamment).

b) Écriture et histoire : "L'histoire VECUE par le peuple de Dieu a toujours comporté, en tant qu'expérience humaine, une signification surnaturelle qui lui donnait toute sa valeur. La connaissance de cette signification ne fut jamais une perception spontanée du génie humain, encore moins la création artificielle d'une croyance sans fondement objectif, mais le fruit d'une révélation apportée par les envoyés de Dieu. C'est pour la mettre en évidence, avec une profondeur croissante, que les écrivains sacrés ont consigné le souvenir des événements correspondants puis en ont repris inlassablement le récit, sous des formes qui suffisaient à leur visée doctrinale bien qu'elles ne correspondissent pas à notre conception moderne de l'histoire (ibidem, p. 120).

Au fond, la seule vraie "révolution" qui puisse arracher l'homme à toutes ses idolâtries successives, y compris son culte aveugle de la science et de l'histoire, c'est celle qui lui fait commencer la lecture du livre de ses origines par ces trois premiers mots : "AU COMMENCEMENT, DIEU CREA..." (Gen. I,1). La première "hérésie" au regard de la science et de son objet propre, elle est à chercher là. Ces trois mots donnent aux sciences de la nature et de l'histoire le sens d'une prière à la louange du Créateur. Les croyants accueillent dans la Révélation les mots de cette louange, déjà anciens et toujours nouveaux. Et chacun de ces mots est un petit univers que l'homme tente de maîtriser avec toutes les ressources de son intelligence et qui lui échappe sans cesse en le provoquant à l'adoration, car Dieu est plus grand !

Dans un article paru à la suite du Séminaire islamo-chrétien de Tripoli (Journal *Le Monde*, 13/2/76), le Professeur Mandouze nous paraît donner la réplique à cet ouvrage du Professeur Bucaille lorsqu'il écrit :

"Ce qui est sûr... c'est qu'on ne pourra plus chicaner sur la Bible de l'un et le Coran de l'autre sans en référer à ceux qui ont fait de ce Livre-ci ou de ce Livre-là le fondement de leur propre foi et de leur propre vie..." (8).

Il était bon, semble-t-il, qu'un Chrétien se risque à soupeser ce livre dont l'argumentation prend en permanence le contre-pied de sa foi en la Révélation biblique. Qu'il nous soit permis de trouver tout cela bien... léger, et de le regretter profondément au nom de l'esprit tout différent qui a suscité et animé les grands colloques récents de Cordoue, Tunis ou Tripoli (9). Nous faisons nôtre le vœu exprimé à Tripoli :

"Dans l'intérêt du dialogue entre Chrétiens et Musulmans, il est souhaitable que chacun accepte l'authenticité des Écritures du partenaire, sur lesquelles il fonde sa foi".

Frère Christian-Marie

NOTES

1. Cf. la réception des Oulémas d'Arabie Saoudite par Paul VI au Vatican - Compte-rendu et allocution dans la *Documentation Catholique*, n° 1664, du 17 novembre 1974, p. 960.
(N. B. : il faudrait vérifier le texte du message que le Cardinal Pignedoli aurait remis lors de sa visite au Roi Fayçal en avril 1974. Selon Bucaille, le Pape s'y déclarait "animé d'une foi profonde dans l'unification des mondes islamique et chrétien qui adorent un seul Dieu". Ce texte un peu étrange, et qui pourrait être tronqué, est cité deux fois tel quel (p. 7).
2. Denise MASSON, "*Monothéisme coranique et monothéisme biblique*", Desclée de Brouwer, 1976, 824 pages, cf. Livre II : La création, ch. 1^{er} : Cosmogonie, pp. 123-160.
3. André NEHER, "*L'essentiel du prophétisme*", PUF, 1955, 358 pages.
4. *Dictionnaire encyclopédique de la Bible*, Edit. Brepols, 1960.
5. KANNENGISSER, "*Foi en la résurrection, Résurrection de la foi*", Coll. "Le point théologique", 9 - Beauchesne, 1974, 159 pages. En son temps, la hiérarchie notamment a reproché à cet ouvrage de livrer au grand public, sans les nuances nécessaires, des hypothèses de chercheur manquant parfois de l'appui exégétique indispensable. On pourra lire la recension du P. Guillet dans *Etudes*, juin 1974, pp. 958-959.
6. Tout Chrétien averti sait que la Cène et l'Ascension sont deux mystères du Christ très profondément présents dans l'Évangile de Jean sans que celui-ci, pour autant, revienne sur les détails de faits déjà transmis par les autres évangélistes. Comparer avec la note du Pr. Hamidullah dans sa traduction du *Coran*, à propos de la sourate 19, verset 12 : "Le texte ne manque point à cet endroit, mais comme il arrive fréquemment dans le Coran, on passe sur les récits connus pour en venir plutôt à l'essentiel". C'est exactement ainsi que St Jean procède.
7. P. GRELOT, "*La Bible, Parole de Dieu*", Desclée, 2^{ème} édition, 1965, 418 pages.
8. Cité par M. BORRMANS, "Le séminaire du dialogue islamo-chrétien de Tripoli", dans *Islamochristiana*, n° 2, 1976, pp. 135-170.
9. Dans une récente interview accordée à *Radio-Alger*, le Pr. Bucaille a largement repris la thèse de son livre tout en annonçant une prochaine édition en arabe dont il supervise "mot à mot" la traduction.



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74